



L'ALGÉRIE OU LA MORT DES AUTRES

Virginie Buisson

Gallimard

Scripto

Extrait de la publication

Scripto

Virginie Buisson

**L'ALGÉRIE
OU
LA MORT
DES AUTRES**

Gallimard

© Éditions La Pensée sauvage, 1978, pour le texte
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2000, Folio Junior
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2012, pour la présente édition

À Marion, Élise et Colas

Nous habitons près de Sedan. C'était l'hiver.
L'herbe était gelée le matin lorsque j'allais à l'école.
Je m'amusais à faire craquer la glace sous mes pas.

J'aimais le brouillard qui sortait de ma bouche,
mes yeux qui pleuraient de froid, la Meuse assoupie
et les peupliers tranquilles.

J'avais aimé aussi l'automne, l'odeur des feuilles
humides et des labours, les fruits volés, les tombes
oubliées et ma liberté.

J'avais onze ans. C'est cette année-là que mon
père a été muté en Algérie.

Nous avons quitté la Lorraine embrumée, verte
et douce et nous avons pris le train pour Marseille.

J'ai aimé l'ocre rose des maisons, le vert presque noir des cyprès et la mer.

Avant de partir j'ai marché dans les feuilles mortes et dans l'odeur du soir, je me suis imprégnée des champs, des arbres, du brouillard sur la Meuse et du vent.

Mon père avait dit : « Garde du vert, tu n'en verras plus beaucoup. »

Maman avait emmagasiné du tilleul et mes frères des coques de marronniers.

Moi, j'avais engrangé et j'étais prête pour de nouvelles moissons.

Mon père est en Algérie depuis six mois.

Ma mère s'est défendue dans les états-majors, elle a obtenu l'autorisation de le rejoindre. Elle nous veut tous ensemble et la guerre, que l'on appelle encore les événements, ne signifie rien pour elle.

Une journée et une nuit de mer, les jeux dans les coursives et les passerelles, une ambiance de thé dansant d'avant-guerre dans la salle à manger ; et cette émotion qui nous rapprochait tous les quatre. Jean-Pierre avait cinq ans, Patrick trois ans.

Mon père nous attendait à Alger, il était pâle, défait, comme lorsqu'il est ému ou en colère.

Nous avons beaucoup de bagages et un chat dans un panier d'osier, c'était le chat de Jean-Pierre.

Nous avons fait les courses rue d'Isly. Mon père nous a montré l'hôtel *Aletti*, la *Grande Poste*, le début de la *Casba* et la *mosquée-cathédrale*.

Puis nous avons rejoint notre taxi, une traction noire. Le chauffeur était du village où nous allions, il disait que là-bas c'était calme.

Nous avons quitté la mer et roulé le long des orangeraias de la Metidja* jusqu'à Larba. Ensuite, nous nous sommes engagés entre ravins et montagnes.

Mon père avait sa main posée sur son pistolet.

En France, on écoutait les informations; on entendait souvent: « Des hors-la-loi ont été mis hors de combat. » Et on pensait qu'il ne devait plus en rester beaucoup.

Nous avons croisé des convois militaires; je ne sais plus à quel endroit, j'ai vu un car renversé.

Une automitrailleuse nous a escortés dans les gorges de Sakamodi jusqu'à Tablat.

Il faisait très chaud, mes frères étaient malades, nous nous arrêtions souvent.

Je m'asseyais au bord de la route, le chauffeur m'apprenait l'Algérie, celle des gestes quotidiens : la façon d'ouvrir une orange, de prendre de l'eau dans ses mains, de se laver le visage ; je pensais à mon grand-père, à sa manière de manger des oignons et du pain, ici, c'était de la galette, mais il y avait aussi le partage.

Après quatre heures de route, nous sommes arrivés à Bir-Rabalou.

Le chef de gendarmerie nous a accueillis et nous a appris que des voyageurs européens avaient été égorgés dans un car le matin.

Puis il nous a emmenés dans notre logement : une villa à partager avec deux autres familles de gendarmes.

C'était une maison du début du siècle, au crépi jaune, au carrelage patiné, presque une ferme.

Il y avait une cheminée dans chacune des six pièces. Nous avions : une cuisine qui donnait sur la terrasse et une chambre qui s'ouvrait sur la cour de l'écurie.

Des femmes sont venues parler avec Maman, la

nuit tombait, nous avons fait du feu dans la cuisine, on voyait à peine les montagnes, les arbres cachaient les maisons.

Mon père m'a emmenée à l'épicerie, elle était tout en bas du village, signalée par une lampe à pétrole.

Ces hommes emmitouflés de blanc, ces paquets roulés dans un épais papier gris, ces odeurs, tout était neuf.

J'aurais voulu rester seule, respirer et remonter doucement la rue de Bir-Rabalou, mais je commençais sans le savoir l'apprentissage de la liberté surveillée et mon père m'a ramenée à la maison.

Nous avons fait connaissance avec les voisins ; ils nous ont offert l'apéritif. Après, ils sont venus à la maison, mon père avait acheté de l'anisette et des olives à Alger.

En France, nous allions au café quand mon père rencontrait un copain de régiment, mais jamais nous n'avions eu d'apéritif chez nous.

J'aimais bien qu'il y ait du monde à la maison.

Le village pourrait être en France. Il y a même une église avec un jardin de curé, une mairie avec un drapeau et l'école des filles séparée de celle des garçons. Les mechtas* dans les montagnes et les gens rappellent que nous sommes en Algérie.

Il y a un tailleur. Il ne prend pas de mesures, il plie, marque à la craie et coud sur sa machine à pédales des mètres de ruban sur du tissu à fleurs.

On attend un peu et on a une gandoura*.

À côté, le boucher étale ses moutons égorgés envahis par les mouches.

Plus loin, une famille européenne subsiste grâce aux couscous déposés à leur porte.

Je descendais souvent la rue du village avec leur fils aîné. On s'insultait d'un trottoir à l'autre. De lui j'ai appris les différences.

Je suis patos (nom donné aux gens nés en France).

Il est pied-noir*,
et il y a les ratons*.

Je ne l'ai pas connu longtemps, juste le temps de s'empoigner joyeusement.

Il est parti un jour.

Des Européens tiennent un café. J'aime aller chez eux à cause d'un mur recouvert de chèvrefeuille et d'un énorme platane où je me balance.

Dans une villa proche, leurs cousins vieillissent, gardiens de l'ancienne splendeur.

Après la sieste, ils sortent les chaises devant leur porte.

Ils racontent les chasses à dos de mule. Ils disent le temps d'avant les événements.

En face de chez nous, vit une veuve : madame Aupetit et son fils, vieux garçon.

Elle a des colombes dans sa cour et des pigeons.

De temps en temps, elle en étouffe une paire pour notre repas.

Je vais y chercher des œufs aussi.

Je l'attends dans la bibliothèque où un balancier de cuivre sonne les heures en désordre. Elle arrive doucement, en traînant ses jambes enflées.

Je rêve de monter au premier étage.

Sur la route d'Aumale, il reste un vieux couple, les Gilles, repliés au village depuis les premiers attentats.

La femme s'active, pressée, insoumise et farouche.

Lui s'éteint en pensant à sa ferme abandonnée.

Il regrette de n'avoir plus assez de force pour rester seul dans sa montagne ; pour monter la garde auprès de ses vignes.

Il se fait du souci pour sa jument que nourrissent d'anciens journaliers.

Il a trop de « plus jamais » dans la tête pour espérer.

Je l'ai toujours vu le visage fermé, les poings serrés.

Son fils Charles vit seul, indifférent à l'avenir.

Il laboure, plante des fèves, fait ce qu'il a à faire en harmonie avec le temps.

Il me parle des fêtes d'avant, sans amertume.

C'est comme ça, c'est tout.

Son frère Armand, un peu don Juan de village, séduit les femmes mariées.

Mon père ne l'aime pas, je l'ai peu vu.

Il y en avait un autre dont j'ai oublié le prénom.

Il se consumait d'une tuberculose ramenée de captivité. Il était correspondant d'une compagnie d'assurances.

Sa femme, opulente et volubile, me serrait sur son cœur.

Ma mère n'appréciait pas et un jour, je n'ai plus eu le droit de retourner chez eux.

Pourtant, j'aimais leur désordre.

Mademoiselle Blanche tient le dépôt de pain et vend *Le Journal d'Alger* et *La Dépêche quotidienne*.

Elle n'ouvre que le haut de sa porte en traînant une jambe arthrosée.

Chaque année elle va à Lourdes.

Lorsque j'arrive, alors qu'elle est à table, elle se lave les mains pour me servir, et se les relave après, car « les sous, les Arabes aussi les touchent ».

J'apprends le racisme ordinaire, quotidien.

Des colons* habitent une ferme un peu isolée; j'y vais quelquefois.

Madame Danal sort des gâteaux secs d'une boîte de fer, et l'on boit du sirop d'orgeat sur des fauteuils raidés et solennels.

Les volets sont clos sur la chaleur, on entend les grillons.

Je suis invitée pour la journée quand leur fille rentre de pension.

J'y vais volontiers au temps de la moisson à cause de la poussière dorée, du bruit de la moissonneuse-batteuse en bois, et des cigognes.

J'ai un peu peur pour revenir, je cours en approchant du cimetière; passé les cyprès, la route est toute droite, j'aperçois le village, alors je rentre doucement en effeuillant des marguerites et en faisant des poupées de coquelicots.

C'est mal vu d'aller chez les Arabes, je les regarde. Le temps de la connaissance viendra plus tard.

Le maire habite une maison blanche et rose. Son épouse est une petite bonne femme dévote, habillée de mauve et de gris, à la permanente sévère.

Il porte des guêtres, un casque colonial et un ventre important. Il est célèbre par sa liaison avec l'institutrice et ses sorties à Alger avec les danseuses. Il est respecté aussi, à cause de ses bœufs amenés de France. Les plus beaux du village.

Il fait frais dans sa maison, pleine de livres et de tableaux. J'aime bien sa façon très vieille France de m'appeler « Mademoiselle ». Quand je suis retournée le voir après l'Indépendance, sa femme était morte. Il vivait avec une gouvernante autrichienne. Il ne fut pas indifférent à mes robes d'été.

Les jours suivants, mes parents se sont installés; moi, je suis allée à la découverte.

Au fond de la cour, dans une ancienne remise à grains, il y avait une famille arabe.

Les femmes m'ont accueillie près du canoun*, je m'y suis sentie bien.

Je les regardais ; partout après, j'ai retrouvé ces gestes qu'elles ont pour pétrir la galette, pour laver le linge, pour bercer un enfant.

Si j'arrivais lorsque la galette cuisait, elles m'offraient un café dans une toute petite tasse blanche. Je m'installais contre le mur en torchis.

La plus vieille surveillait la cuisson, puis prenait la galette, la cassait en deux et me l'offrait dans un torchon noué.

J'aimais le bruit de leurs bracelets, leurs mains tatouées, leurs yeux bordés de khôl, les couvertures de laine où j'allais m'étendre.

Tout cela m'était offert avec en plus la couleur du ciel, le bleu du Bougahouden*, l'ocre de la terre et le cri des chacals.

Les objets ont retrouvé une place, les rites s'organisent, on commence à reconnaître les gens, à se repérer dans le village.

Jean-Pierre et Patrick ont repris leurs jeux à

l'ombre de ma mère. Mon père a retrouvé cette distance qui me fait peur.

Je vais à l'école. Je suis la seule Française.

L'institutrice n'est plus toute jeune; elle est irritable et triste.

Elle dit que nous devons savoir tenir une maison, elle nous apprend à faire des napperons. Je m'ennuie, déjà chez les sœurs en France je n'aimais pas la couture, mes ouvrages étaient toujours sales et maladroits.

Il y a trois filles de mon âge, mais elles doivent rentrer chez elles tout de suite après l'école et comme elles habitent loin du village je n'ai pas le droit d'aller les voir.

Elles m'ont dit qu'après l'été elles ne sortiront plus, qu'elles seront mariées.

J'ai vu le fils Aupetit qui titubait sur sa bicyclette; il s'est écroulé devant chez lui.

J'ai crié, un voisin s'est précipité, le médecin militaire d'Aïn-Bessem est arrivé, nous a éloignés.

L'armée a décidé de l'évacuer sur Alger, la colonne de l'escorte s'est formée devant la brigade.

La nuit venait, pour la dernière fois jusqu'à la fin de la guerre, la route de Sakamody s'est ouverte pour un civil.

Les militaires n'ont pas rattrapé l'homme qui a tiré.

Des fellaghas* ont coupé les poteaux électriques, nous n'avons plus de lumière et plus d'eau. Nous dînons à la bougie et je vais à la source avec mes frères.

Les journaux racontent des embuscades; il paraît qu'un régiment va s'installer à Bir-Rabalou.

Tout le monde parle des « événements », la surveillance se fait plus lâche à la maison. Je guette les convois militaires.

Il y en a qui traversent le village, mais juste pour prendre de l'eau, ils ne restent pas.

Les soldats se rafraîchissent à la source. J'ai échangé un chapeau kabyle à large bord contre un litre de vin.

Des spahis* ont parqué leurs chevaux dans les champs derrière la villa.

Ils ressemblent vraiment à la photo du zouave dans la salle à manger de ma tante en France.

Je n'avais jamais vu de chevaux de si près, avec mes frères on tournait autour, leur sexe surtout nous fascinait.

Les spahis sont restés quelques jours, puis ils sont partis en opération.

Ils avaient dormi dans les granges autour de la villa, le matin, j'avais fait ma toilette avec eux à la source, ils avaient accroché des glaces aux arbres pour se raser, ils s'étaient aspergés en riant.

Ils ont été abattus dans un défilé très étroit du Bougahouden, il paraît qu'ils sont tombés un par un jusqu'au dernier.

L'armée a ramené les corps et enseveli les chevaux sous la chaux.

Les femmes des gendarmes descendent leurs chaises tous les après-midi à quatre heures.

Elles tricotent.

Les enfants jouent à leurs pieds.

Elles m'appellent pour les aider à étendre le linge, pour plier les draps, pour garder les bébés.

Quand leurs maris sont de garde et qu'elles ont peur de rester seules, je vais dormir avec elles, et, leur peur s'ajoute à la mienne.

© D.R.



Virginie Buisson est née à Meaux en 1944. Elle a vécu en Lorraine, en Algérie et en Normandie. Enseignante puis chercheur en sciences sociales, elle a été chargée de mission du gouvernement en Nouvelle-Calédonie puis à Paris et à Arles. L'écriture est pour elle une nécessité, traversée par le besoin de témoigner de l'état des choses. Elle est aussi passionnée de cinéma.

Après *L'ALGÉRIE OU LA MORT DES AUTRES* en 1978 aux éditions La Pensée sauvage, elle publie *LE SILENCE DES OTAGES* en 2003 aux éditions du Cherche Midi. Les deux ouvrages sont acclamés par d'excellentes critiques et lui valent un courrier constant.

Virginie travaille actuellement sur des nouvelles après avoir écrit pour le théâtre, et anime régulièrement des ateliers d'écriture. Elle vit dans le Perche et ses trois enfants sont installés à Paris.



L'Algérie ou la mort des autres Virginie Buisson

Cette édition électronique du livre
L'Algérie ou la mort des autres de Virginie Buisson
a été réalisée le 22 décembre 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070643882 - Numéro d'édition : 237168).

Code Sodis : N51216 - ISBN : 9782075022798

Numéro d'édition : 237785.